

Cahiers du
MONDE RUSSE

Cahiers du monde russe

Russie - Empire russe - Union soviétique et États
indépendants

52/4 | 2011
Varia

Jan Tomasz Gross, Irena Grudzinska Gross, Golden Harvest

Thomas Chopard



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/7654>

DOI : [10.4000/monderusse.7654](https://doi.org/10.4000/monderusse.7654)

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 20 décembre 2011

Pagination : 807-811

ISBN : 978-2-7132-2353-2

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Thomas Chopard, « Jan Tomasz Gross, Irena Grudzinska Gross, Golden Harvest », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 52/4 | 2011, mis en ligne le 03 décembre 2012, Consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/7654> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.7654>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Jan Tomasz Gross, Irena Grudzinska Gross, Golden Harvest

Thomas Chopard

RÉFÉRENCE

Jan Tomasz GROSS, Irena GRUDZINSKA GROSS, **Golden Harvest. Events at the Periphery of the Holocaust**. New York : Oxford University Press, 2012, 135 p.

- 1 Douze ans après les *Voisins*, qui relatait l'extermination des juifs du village polonais de Jedwabne par leurs voisins, et après *La Peur*, qui tentait de dessiner un cadre d'intelligibilité aux pogroms antisémites organisés après la Seconde Guerre mondiale par les Polonais, Jan Gross, cette fois-ci associé à Irena Grudzinska Gross, opère un nouveau retour sur les relations judéo-polonaises. *Golden Harvest* se penche essentiellement sur les appropriations et les exactions commises à l'égard des juifs par les populations polonaises pendant l'occupation allemande.
- 2 L'ouvrage est court et représente une composition hybride entre un essai – dont il adopte souvent le ton et la netteté – et une monographie historique – dont il adopte l'appareil critique. Il s'agit pour les auteurs de réinterroger tout à la fois la participation des Polonais à la Shoah et l'intérêt qu'ils ont pu trouver à la disparition de leurs voisins juifs. Le point de départ est singulier : une photographie prise après 1945 sur le site du camp d'extermination de Treblinka, représentant une quarantaine de paysans locaux, hommes et femmes, d'aucuns en uniforme, creusant au travers des restes humains des juifs exterminés, à la recherche de richesses. À leurs pieds gisent alignés des crânes et des os. La photo, aussi bien que le titre – les « moissons d'or » –, donne la thèse centrale du livre : les Polonais ont, pour partie, participé à l'extermination de leurs concitoyens juifs dans le but d'acquérir leurs biens, le fameux « or juif » longtemps fantasmé. C'est cet or que des Polonais soutiraient aux juifs en sursis, c'est encore cet or qu'ils cherchaient sur les cadavres ensevelis.

- 3 Les chapitres sont courts, non numérotés et n'abordent consécutivement qu'un aspect de ces questions : « Les camps de la mort et la population locale » pendant la guerre (p. 28-38), le pogrom de « La région de Kielce » en 1946 (p. 50-57), « La chasse aux juifs » (p. 80-86), etc. L'ouvrage ne dessine jamais une synthèse d'ensemble et préfère offrir une série d'instantanés qui renforcent la netteté des hypothèses avancées mais dessert la cohésion et la démonstration générales. D'autant qu'aucun fil, chronologique ou logique, n'est jamais suivi par le lecteur.
- 4 Ce procédé fonctionne au mieux lorsque les auteurs tentent de rendre compte des multiples comportements visant à l'appropriation des biens juifs. Ce phénomène semble avoir été massif. Il commence par le pillage des biens, meubles et immeubles, laissés derrière eux par les juifs ghettoisés ou déportés. L'aubaine que représente le pillage n'est toutefois jamais précisément décrite. Outre qu'aucune estimation précise n'est jamais donnée (les auteurs renvoient à l'estimation d'un demi-million de bénéficiaires pour les biens immeubles (p. 44), mais aucun autre chiffre n'est donné pour les biens meubles, pourtant mentionnés), l'on aurait aimé connaître l'organisation précise des pillages : avec l'assentiment tacite des Allemands ? de façon collective ? ouverte ou plus discrète ? etc. Une autre piste est donnée, celle d'une hiérarchie des bénéficiaires du pillage : les individus qui participaient plus directement au meurtre auraient eu plus de droits que les seuls spectateurs de la disparition de leurs voisins juifs (p. 45). Seul un exemple, relatif à un appartement convoité par deux Polonais, vient étayer ce propos : cela signifie-t-il que les biens immeubles étaient seuls accaparés en priorité ? ou le pillage des biens transportables était-il aussi régi et organisé ?
- 5 L'autre forme de pillage intervient après le départ des Allemands, sur les sites des anciens camps d'extermination où sont enterrés les restes des juifs assassinés. L'ouvrage relate avec précision la façon dont ces régions de Pologne ont été perçues dès 1944 comme des « Eldorado polonais », lieux d'une véritable « ruée vers l'or » (p. 21), ce dont témoigne la photographie d'ouverture. Cette ruée se manifestait en effet par l'excavation et la fouille des cadavres juifs, en vue de les dépouiller de leurs dents en or ou des rares bijoux qu'ils pouvaient encore porter. Les auteurs relatent pour l'essentiel les fouilles opérées par les populations vivant aux alentours de Treblinka, commentant en cela la photographie ; ils évoquent brièvement Belzec. La question reste toutefois posée en ce qui concerne l'ampleur de ce phénomène : a-t-il seulement touché les camps d'extermination ? ou cette ruée vers l'or a-t-elle aussi atteint les camps mixtes, où juifs et autres nationalités se mêlaient (on pense surtout ici à Auschwitz) ?
- 6 Mais la spoliation ne se limite pas au pillage de biens laissés à l'abandon. Les auteurs décrivent aussi une gamme d'extorsions des quelques richesses que les juifs avaient pu emporter avec eux, que ce soit dans le ghetto ou dans les wagons les conduisant vers les camps d'extermination. Vente à des prix exorbitants de nourriture à destination des ghettos affamés, verres d'eau vendus à prix d'or aux passagers entassés dans les wagons à bestiaux sont autant de moyens de s'enrichir. L'extorsion atteint un palier supérieur avec le dépouillage complet de juifs en échange d'une cache précaire pour la nuit ou de la simple promesse de ne pas être dénoncé à la Gestapo, en particulier après les grandes déportations de l'opération Reinhard de la fin 1942.
- 7 Dans le cadre de l'extermination des juifs mise en place par les Allemands, la soustraction directe des biens juifs ne constitue pas le seul moyen de s'enrichir pour les populations polonaises situées près des camps. À plusieurs reprises, les auteurs

soulignent l'intérêt financier que les populations alentour tiraient de la présence de gardes (en particulier des gardes ukrainiens) : commerce, échanges, permettaient aux Polonais d'acquérir des biens rares en temps de guerre, et à l'inverse de fournir – en particulier en alcool – les hommes armés à proximité (p. 31-32).

- 8 Outre ces pratiques, situées en périphérie de l'extermination, Jan Gross et Irena Grudzinska Gross évoquent au travers de multiples témoignages une participation active de certains Polonais à la disparition de leurs voisins juifs. Outre les dénonciations, dont les délateurs pouvaient attendre une rétribution, les auteurs évoquent surtout les cas de violence directe à l'égard des juifs. Deux scénarios sont évoqués : celui des « jeux » des gardes des convois vers les camps et celui de la « chasse aux juifs ». Les « jeux » consistaient à pourchasser les rares juifs échappés des convois et à les tuer à l'écart, ce qui offrait l'occasion de les dépouiller sur place, et non avant leur gazage (p. 35-36). La « chasse aux juifs » était, quant à elle, autonome ; elle était le fait des policiers polonais, parfois assistés de paysans locaux, et parachevait la destruction du judaïsme polonais entreprise par les Allemands (p. 82).
- 9 À nouveau, les témoignages cités pour illustrer ces pratiques apportent plus de questions que de réponses. Comme pour les pillages, le lecteur pourrait souhaiter en connaître davantage sur la mise en place de ces « jeux » et de ces « chasses aux juifs » : quelle attitude les autorités allemandes entretenaient-elles avec ces pratiques ? les toléraient-elles ? y incitaient-elles les policiers et les gardes ? Et enfin, quelle proportion ces violences ont-elles pu avoir ?
- 10 Les auteurs concluent, au mieux, à une indifférence des populations chrétiennes, au pire, à une hostilité affichée, à l'égard des juifs. L'ensemble des comportements dépeints dans *Golden Harvest* aboutit à cette qualification des relations judéo-polonaises pendant la Seconde Guerre mondiale : « L'extermination planifiée de tous les membres d'une catégorie de population donnée [...] est impossible sans l'implication de tous les voisins » (p. 83-84). Pour les deux historiens, le cadre général posé lors de l'occupation allemande, faisait que l'assassinat de juifs ou l'appropriation de leurs biens n'était pas considéré comme une pratique criminelle, mais bien au contraire comme un « comportement acceptable » (p. 76), banalisé.
- 11 Cet assentiment général se décèle notamment dans l'attitude de deux institutions polonaises cruciales durant la guerre : l'Église catholique et la résistance. Les auteurs soulignent à juste titre le silence assourdissant de la première, tandis qu'ils évoquent les ambiguïtés de la seconde qui présente parfois comme un comportement patriotique le fait de s'accaparer les biens juifs (qui autrement iraient aux Allemands). Jan Gross et Irena Grudzinska Gross proposent en filigrane une explication à ces pratiques de pillage et de violence rendues acceptables, ainsi qu'à l'attitude de la résistance polonaise : les juifs seraient devenus pendant la guerre des vivants en sursis (p. 77), complètement déshumanisés (p. 87). Les auteurs ne donnent toutefois en aucune façon les raisons de cet état d'esprit partagé par tous ; ils pensent probablement au puissant impact de la propagande nazie, déjà évoqué dans *La Peur*. On peut toutefois estimer que cette radicalisation de l'antisémitisme polonais et des violences qui l'accompagnent ne marque en aucune façon un basculement brutal en Pologne. Des travaux récents ont particulièrement montré la puissance d'un antisémitisme mêlant antijudaïsme religieux et antisémitisme moderne, appuyé sur un certain nombre de préjugés bien ancrés, du meurtre rituel au judéo-bolchevisme¹.

- 12 L'autre causalité mise en avant par les auteurs est de nature économique. Systématiquement dans l'ouvrage, les pillages et les meurtres sont prétendument motivés par l'appât du gain. Cet intérêt direct pour un « or juif » fantasmé demeure toutefois problématique tout du long. À plusieurs reprises, en effet, les témoignages cités font preuve d'une déception devant le peu de bénéfices retirés par les meurtriers, maîtres chanteurs et pillards ; d'autant que les Allemands ont déjà largement dépouillé les juifs de Pologne. L'on pourrait arguer du fait qu'en temps de guerre mondiale les petits profits de voisinage représentent déjà un gain utile. Cependant l'argument n'est jamais développé par les auteurs comme, de façon plus générale, les conditions de vie généralement partagées par les chrétiens polonais : l'histoire de l'appropriation des biens juifs s'arrête toujours une fois le vol commis et n'est jamais intégrée à l'économie et au quotidien des bénéficiaires. Mais surtout, la causalité économique directe est rendue d'autant plus problématique lorsque les auteurs évoquent les bénéficiaires qui, contrairement à l'image d'Épinal forgée après-guerre, n'étaient en aucune façon des marginaux et des délinquants, mais bien plus souvent issus des professions intermédiaires, favorisés par rapport à la majorité de leurs voisins (p. 95)². Si l'intérêt économique pour les innombrables biens que les juifs auraient cachés est souvent avancé par les auteurs des spoliations, cette explication semble bien plutôt fonctionner comme un discours de légitimation. Il serait par trop simpliste de limiter le schéma explicatif de ces multiples comportements antisémites à la seule causalité économique : les « moissons d'or » ne sont pas seulement une tentative pour s'enrichir, elles traînent avec elles une succession de stéréotypes antisémites, de fantasmes, qu'il s'agirait aussi d'agencer afin de donner la clef de cette participation des Polonais à l'élimination d'une partie de leur propre population.
- 13 C'est là au fond tout le problème de l'ouvrage ; les auteurs semblent plus intéressés à ouvrir des pistes de recherche qu'à les parcourir exhaustivement. Les premières pages, centrées sur la photographie prise sur le site de Treblinka, faisaient espérer une monographie solide sur les relations judéo-polonaises dans la région du camp pendant la guerre. Mais la méthode adoptée par les deux historiens vise plutôt la juxtaposition de multiples cas que l'étude systématique. *Golden Harvest* ne possède pas la solidité microhistorique des *Voisins*, ni le caractère pionnier de *La Peur*, qui avait effectivement lancé un certain nombre de pistes de recherche, reprises à leur compte par des chercheurs polonais. La technique est ici celle de la métonymie : l'accumulation de cas individuels est supposée dessiner un « portrait cohérent de l'époque » (p. 119) et renvoyer à un cadre collectif et social de comportements (p. 59). Le principe est donc celui de la généralisation, qui empêche toute nuance. Il est en ce sens étonnant que Jan Gross, pourtant historien des marges de la Pologne annexées par l'Union soviétique, n'introduise pas de différence entre les régions centrales et périphériques du pays. De même, aucune place n'est laissée aux Justes aux côtés des maîtres chanteurs et des dénonciateurs.
- 14 *Les Voisins* avait suscité le débat, motivé de nouvelles recherches qui étaient venues corriger un certain nombre d'assertions de Jan Gross, en même temps que son intuition de base s'était vue confirmée à une échelle géographique plus importante. À présent que d'autres historiens, souvent polonais, étudient à leur tour la question des relations judéo-polonaises, le caractère polémique du propos ne s'impose plus. Au contraire, on regrette que Jan Gross n'adopte pas le parti d'analyses, certes moins ambitieuses, mais plus solides et systématiques³.

NOTES

1. En français, l'on se bornera à citer : Joanna Tokarska-Bakir, « Des racines mythiques de l'antisémitisme : le meurtre rituel juif », *Ethnologie française*, 40, (2) 2012, p. 305-313 ; Anna Bikont, *Le crime et le silence : Jedwabne 1941, la mémoire d'un pogrom dans la Pologne d'aujourd'hui*, P. : Denoël, 2011.
2. Au demeurant, Jan Gross et Irena Grudzinska Gross rejoignent sur ce point l'étude systématique de Jan Grabowski, qu'ils citent d'ailleurs en partie, relative aux maîtres chanteurs à Varsovie : *Je le connais, c'est un Juif! Varsovie, 1939-1943. Le chantage contre les Juifs*, P. : Calmann-Lévy, 2008.
3. C'est notamment le cas de Jan Grabowski qui, par ses études sur des régions limitées et le dépouillage systématique des archives relatives (en particulier des procès d'après-guerre), offre un tableau contrasté et quantifié des populations et des pertes humaines et matérielles pendant la Seconde Guerre mondiale. Cf. Grabowski, *Je le connais, c'est un Juif!* ; Id., *Judenjagd : Polowanie na Żydów 1942-1945. Studium dziejów pewnego powiatu* [Judenjagd : La chasse aux juifs 1942-1945. Étude de l'histoire d'un canton], Varsovie : Stowarzyszenie Centrum Badan nad Zaglada Żydów, 2011.